

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 27

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communicationsS'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à
Porrentruy—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Trésor de Berne

Après avoir conquis injustement le pays de Vaud, les Bernois s'empresèrent d'imposer la réforme aux habitants pour assurer leur conquête. Berne pour réussir à réformer ce beau pays et y abolir l'antique foi catholique, convoqua à Lausanne une *dispute de religion*, 1^{er} octobre 1536. Dans cette dispute les conseils de Berne s'étaient établis juges souverains des controverses et décidèrent en dernier ressort des articles de foi. (1)

Le lendemain de la Dispute, les exaltés forcèrent les portes de la cathédrale de Lausanne, démolirent les autels, abattirent le grand crucifix et l'image vénérée de Notre-Dame de Lausanne.

Une grande effervescence régnait dans la ville à la suite de ce vandalisme des réformateurs. Le Conseil de la ville prit de suite sous sa garde le trésor de la cathédrale, la personne des chanoines et de leurs propriétés. Mais toute cette bonne volonté, et ces résistances à l'introduction de la religion de Farel, furent brisées par les Bernois qui résolurent de s'emparer du trésor de la cathédrale, comme de celui des couvents et des paroisses.

Les Chanoines avaient fait un inventaire du trésor de la cathédrale et le remirent au conseil de Lausanne afin de soustraire ces richesses à la rapacité des Bernois. Les commissaires de Berne étaient arrivés à Lausanne le 15 février 1537 pour faire exécuter l'édit de réformation et pour s'emparer des biens ecclésiastiques.

(1) Archinard, hist. de l'Eglise du C. de Vaud, p. 66.

ques. Le Conseil de Lausanne protesta de tout son pouvoir et présenta au bailli bernois une requête pour demander la conservation du trésor de la cathédrale, « vu, disait-il, que ces biens étaient des dons, soit des ancêtres, soit de la ville de Lausanne ».

Berne refusa. Ayant sous sa main les richesses de la cathédrale, cette ville voulut montrer qu'elle en était maîtresse et en tirer tout le profit possible. En effet, à la stupéfaction générale, toute la ville put voir un jour aligné sur la place de la Cité, un grand nombre de chariots et de voitures. Lourdemment chargés des dépouilles du lieu saint, dix-huit chars se mirent en mouvement sur la route de Berne. Il n'y avait là encore qu'une partie du trésor : n'étaient pas compris les diamants, les perles et autres pierres précieuses, les riches tapisseries de Perse, de Hongrie et les vêtements sacerdotaux.

Cette expédition ne se fit pas en un jour et en une seule fois. Elle se continua plusieurs mois. (2)

Une partie du trésor fut vendue ; quelques objets furent livrés aux flammes, mais ceux en or, en argent, tels que les calices, les ciboires les ostensoirs, les encensoirs, les lampes, chandeliers etc. etc... les 12 statues d'argent des Apôtres et d'autres objets d'une richesse incalculable, furent livrés aux orfèvres pour être fondus.

La vue de ces richesses arracha des cris de reconnaissance à l'âme des hommes d'Etat bernois. Le précieux rétable du grand autel de la cathédrale de Lausanne, tout incrusté d'or et de pierreries avec tous ses ornements

en or massif avait été jeté dans le creuset des orfèvres. Tout avait été compté, additionné. C'est alors que le conseiller Bernard Tillmann, chargé de constater la somme totale du trésor, ajouta à sa signature ces mots, échappés spontanément de son cœur que : « Dieu soit loué » !

La soif de l'or avait poussé les Bernois à l'envahissement du pays de Vaud, à l'introduction du protestantisme sous les voûtes de la cathédrale de Lausanne. Toutes les richesses enlevées servirent de base au fameux trésor de Berne. On ne doit donc pas être étonné du cri de reconnaissance que la vue des lingots d'or et d'argent arrachait à l'âme de leurs excellences de Berne au XVI^e siècle. (3)

Ce trésor, augmenta d'année en année, pendant trois siècles et demi des revenus des bailliages romans dont Berne s'était emparé au XVI^e siècle.

En songeant à tout ces richesses enlevées aux églises, aux monastères et surtout à la cathédrale de Notre Dame de Lausanne, richesses artistiques et chefs d'œuvre de l'art ancien enlascés pêle-mêle dans des tonneaux et soigneusement fermés, on éprouve un sentiment d'indignation difficile à contenir. C'est bien le cas d'appliquer au Trésor de Berne le proverbe : « Bien mal acquis ne profite pas ».

Si au moins leurs Excellences de Berne avaient employé ces richesses au bien-être du peuple, à l'agriculture, au commerce à l'industrie, aux arts et surtout à l'instruction, ils se fussent attaché le peuple par la reconnaissance et auraient sauvé le trésor à la Révolution de 1798 et à l'invasion des Français.

(3) Stammer, curé de Berne, trésor de la Cathédrale, page 103.

Feuilleton du Pays du dimanche 25

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Le jeune homme pressa le bouton de la porte et se trouva dans la rue. Trois heures sonnaient à l'horloge de l'église voisine, Gauthier pressa le pas, croisant, sans les voir, des maraîchers se rendant aux halles avec leurs charrettes remplies de légumes fleuris, le gerbes de fleurs fraîchement moissonnées, qui se nuancèrent de teintes plus douces et répandaient des parfums plus délicats sous la blonde lumière du soleil levant. Mais le jeune homme ne songeait guère à jouir de cette poésie matinale. Il n'avait plus que bien juste le temps de changer ses vêtements et de faire ses ablutions avant de se rendre au quartier. Une

sueur froide tombait en larmes le long de son visage ; il cherche pour s'éponger le petit mouchoir de batiste qui lui avait servi pendant cette soirée commencée si heureusement, et terminée, pour lui, d'une façon si dramatique, il ne le trouva pas.

Il l'avait perdu sans doute dans le mouvement de la valse, perdu aussi le bouton de rose tombé du corsage de Chantal et ramassé par lui afin de ne pas le voir foulé aux pieds.

Chantal !... Chantal !... il répétait ce nom qui était pour lui une douceur et une force. Chère aimée, combien elle souffrira en apprenant l'indigne conduite de son frère !... Mais elle ne pourra s'en donter puisqu'elle le croit au Caire, et grâce à cela, elle ignorera sa déchéance, ou du moins, si elle doit en avoir connaissance, ce n'est pas lui, Gauthier, qui la lui révélera. Oh ! non, jamais ! il mourrait plutôt s'il le fallait que de raconter ce dont il vient d'être témoin.

X

Les salons du banquier, si joyeusement animés la nuit dernière sont en ce moment silencieux et déserts. Des fleurs flétries, des débris de tulles et de dentelle jonchent les parquets ; les instruments muets gisent abandonnés ça et là par les artistes dans la hâte du départ, une buée légère couvre les glaces dont la dorure des cadres est ternie d'une couche de poussière ; tout porte l'empreinte mélancolique d'un lendemain de fête ; tout rédit dans un muet mais éloquent langage, l'incontestable vérité du jugement porté sur les choses de ce monde par le roi prophète : *Vanitas vanitatum*.

Malgré l'heure avancée de la matinée, presque tous les habitants de l'hôtel reposent encore. Seule peut-être — du moins elle le croit — Chantal, agitée par des impressions diverses, n'a pu longtemps goûter le bienfait d'un sommeil réparateur.

Toute joyeuse d'annoncer à son père l'heureux résultat de la demande qu'elle a

Les Jacobins de France n'ignoraient pas l'existence du grand magot de Berne. La France, malgré le vol des couvents, des églises, malgré les confiscations et la vente des biens dits de la nation, qui étaient les biens de l'Eglise, la France était épuisée par la guerre, ses ressources étaient anéanties. Aussi était-il tout naturel qu'elle jeta sur le fameux Trésor de Berne un regard de convoitise.

Après s'être annexé en 1793 la majeure partie des Etats de nos souverains, la France résolut la conquête du reste, qui fut suivie de celle de la Suisse. En décembre 1797, le général Gouvion s'empara de Bellelay, de la Prévôté, de l'Erguel, puis de Bienne et de Neuveville, mettant fin à l'Evêché séculaire de Bâle.

Le 28 janvier 1798 Ménard entra à Lausanne, puis le 2 mars, le général Brune, qui avait remplacé Ménard, s'empara de Fribourg en même temps que Schauenbourg prenait Soleure. Le 5 mars Schauenbourg entra à Berne à une heure après midi.

Une fois dans Berne les Français y pratiquèrent une forte saignée. Ils s'emparèrent de 300 canons et de 60.000 fusils qui seront plus tard dirigés contre les Mamelucks d'Egypte. Enfin ils lèvent une contribution de 15 millions, puis vont enfoncer les portes des caves où Berne conservait son Trésor. Puis des commissaires français aux noms significatifs de Fonfait, Grugeon et Rapinat, pressurent si bien la Suisse que tous les partis se récrièrent et que Bridel écrivit :

La Suisse qu'on pille et qu'on ruine
Aimerait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

En possession des 15 millions et du Trésor les commissaires firent acheminer ces richesses sur Lyon dans des tonnelets solidement cercelés sur des chars escortés de soldats français et que suivaient les Manis pris dans la fosse aux ours.

Après avoir dépassé Avenches, le convoi marchant rapidement, les voitures étaient fortement caholées par les cailloux d'une mauvaise route. Un tonnelet tomba sur le chemin près de Grangeneuve sans que l'escorte s'en aperçut. Un jeune homme d'Avenches, le trouva, mais ne songea pas à s'en emparer, quoique cela lui eût été bien facile. Au contraire, il poursuivit le cortège et appela les soldats. Le tonnelet fut rechargé et le chef donna à l'honnête garçon une demi batz en lui disant : « Tiens gros nigaud, va acheter une corde pour te pendre, tu as manqué une belle occasion ».

Le jeune homme, à qui arriva cette aventure, est devenu un vieux célibataire, comme son frère, qui vivait avec lui. Souvent dans les soi-

rées d'hiver ils racontaient l'histoire du tonnelet et celui qui l'avait trouvé s'écriait parfois : « hélas j'aurais pu m'en emparer, c'était facile et il m'aurait procuré une bonne femme et la richesse ».

Quand Napoléon n'étant encore que le général Bonaparte, fut chargé de faire la campagne d'Egypte, le Trésor de Berne servit à payer les frais de cette expédition.

A. D.

Un roi amusant

La grande récréation parisienne est le roi du Cambodge. Bien qu'il vienne de l'autre bout de la terre, cette majesté vassale est l'objectif des reporters de la capitale. Il a eu beau, écrit Marcel France, venir dans une escorte de cuirassiers, entouré de tout le cérémonial protocolaire, beau échanger à l'Elysée, avec le président de la République, entre l'hymne cambodgien et la Marseillaise, les toasts officiels, il a été impossible de prendre au sérieux cette mise en scène royale, réglée pourtant comme l'a été celle des souverains « pour le vrai », l'empereur et les rois. Ce souverain fictif paraît lui-même très satisfait de son sort quand il n'est pas sous les yeux de ses sujets. Il a fait preuve d'abord de la meilleure volonté du monde et s'est fait souffrir pour s'adapter à nos usages ; il a essayé notre pantalon et essayé nos souliers, mais il est bien vite revenu au « shampott national » et ses larges escarpins à boucles. Il n'y a que notre cuisine qui l'ait définitivement conquis. Aussi la première décoration cambodgienne qu'il ait encore distribuée — est allée à la boutonnière de la veste blanche du cuisinier du préfet de Marseille. Il a renoncé aux petits plats de son pays, qu'il avait l'habitude de préparer de ses mains, et sa table à l'hôtel de Bréon, où l'a logé la munificence du ministre des colonies, est deux fois par jour servie à la française. Il semble d'ailleurs, l'hôte le plus heureux du monde, et pourvu qu'on ne presse pas ses mouvements, que le programme de sa journée, arrêtée par ces messieurs du protocole, lui laisse sa grasse matinée et lui permette de ne pas quitter avant trois heures de l'après-midi l'avenue Malakoff et son tran-tran de vie familière avec ses favorites, ses bouffons et ses jongleurs, il ne demande pas mieux que de se mêler quelques heures, les pieds à l'aise, au courant parisien ; il y prend goût et croyez bien qu'avant que l'heure sonne de reprendre le bateau de l'Océan Indien, il s'en sera, comme le Brésilien de l'opérette, « fourré jusqu'à » de Paris et de ses attractions.

pressaient autour de vous, n'est ce point parce que votre cœur s'est donné ?... Elle s'abandonne à ce sentiment nouveau plus qu'elle ne l'analyse, elle évoque le regard par lequel l'officier a répondu au désir qu'elle lui exprimait, et, comme cette nuit, ce regard la trouble délicieusement.

Elle ouvre la chambre de son père, il n'y est pas.

— Il ne peut être qu'à son bureau, pensa la jeune fille.

Et du même pas joyeux, elle traverse la terrasse, descend l'escalier de marbre et contourne la pelouse en donnant un coup d'œil souriant à la volière, où les oiseaux eux-mêmes vocalisent plus joyeusement que de coutume, lui semble il, comme s'ils voulaient se mettre à l'unisson des voix qui chantent dans son cœur.

— Si la vie a des jours tristes, combien aussi elle en a d'heureux ! murmure Chan-

Cependant pour avoir une idée au naturel de ce petit homme jaune, au poil gris, alerte, sec, nerveux malgré ses 65 ans, et de fort belle humeur, c'est dans son véritable milieu, à sa cour de Pnom-Penh, qu'il faut aller le voir. Il est très populaire au Cambodge, et cette popularité inquiéta toujours son frère, feu le roi de Norodom, qui l'accusait de vouloir le supplanter.

Le protectorat français au Cambodge date de 1863, mais ce n'est qu'en 1897, que le vieux Norodom cessa de faire sournoisement brèche à l'influence de la France, ayant enfin compris les avantages de notre collaboration.

De Pnom-Penh, capitale du royaume, très bien située sur le Mékong, on a fait une jolie ville d'une cinquantaine de mille habitants, en partie européenne, éclairée à l'électricité et d'un séjour très agréable.

Cependant, le roi affecte de se cantonner le plus possible dans son palais qui n'a extérieurement rien de grandiose : il se compose d'une succession de jardins, et de cours aux murs tristes, dans lesquels surgissent les clochetons de petits pavillons de bois. Quant aux appartements, ils ne sont pas non plus très remarquables. La salle même où se produisent les célèbres danseuses, qu'on voudrait tant voir à Paris, n'est pas telle que l'imagination occidentale se la représente. Mais par exemple, les costumes des danseuses sont splendides, tissés de soies rehaussées d'argent, d'or et de pierreries. Pus admirable encore, paraît-il, est l'art de ces hiératiques prêtresses de Boudha : « C'est un art prestigieux, a écrit un voyageur, et ses virtuoses savent par leurs gestes et leurs attitudes, donner une telle vie à leurs scènes que, sans comprendre un traître mot au poème lu par une des princesses pour servir de thèmes aux tableaux et aux actes, rien ne vous échappe du sujet ; on en suit, captivé, les péripéties. »

Le roi est l'objet, de la part du peuple, cambodgien, d'une vénération superstitieuse. Tantôt il est nommé : Les « Pieds Sacrés » — toujours les pieds ; — tantôt : « Maître de la surface intérieure », c'est à dire, maître de la terre, de l'eau et de la vie de ses sujets, tantôt : « Elevé au dessus de vos têtes ».

Les ministres du roi : le grand justicier, le surintendant du palais et des finances, le ministre des transports par eau, le ministre de la guerre et des transports par terre, sont appelés les « Colonnes du Royaume » et ils ont à leur tête, un ministre, sans portefeuille, qui est désigné sous le nom caractéristique de « Faite ». Ils se réunissent en conseil des ministres, comme les nôtres ; mais, au lieu que ce soit le roi qui préside ces réunions

tal en élevant vers le ciel un regard chargé de gratitude.

La voici maintenant au seuil du bureau. Le banquier est là, en effet, mais il n'est pas à sa table de travail, ainsi que la jeune fille l'y trouve d'ordinaire à pareille heure. Il va et vient de long en large, le regard triste et préoccupé, le front marqué d'un pli soucieux, comme s'il cherchait à déchiffrer le mot d'une sombre énigme ; et c'est d'un son de voix étrange qu'il répond à l'affectueux bonjour de sa fille.

Chantal s'aperçoit alors qu'un désordre inaccoutumé règne dans la pièce, des tiroirs sont béants et leur contenu git çà et là, des taches de cire maculent les sièges et le tapis ; un vase de vieux Sèvres, sans portefeuille, les fleurs effeuillées jonchent le parquet, l'eau a coulé sous la bibliothèque, et ses éclaboussures s'accusent, en points malpropres, sur les journaux et les revues étalées sur la table de travail. (A suivre.)

faite pour lui à Gauthier, la jeune fille se dirige vers la chambre de M. de Verneuil. Grâce au concours intelligent qu'il ne peut manquer de trouver dans son futur secrétaire, son père bien-aimé ne se fatiguera plus autant qu'il l'a fait ces derniers mois. Elle pourra, elle aussi, jouir de lui d'avantage : que de bonnes promenades au bois et dans les environs elle se promet de faire presque chaque jour désormais !

Elle se sent plus légère, ses yeux brillent d'un plus vif éclat, son cœur chante ; jamais le ciel ne lui a semblé plus clair, le soleil plus brillant !

Etes-vous sûre, petite Chantal, que la seule pensée de procurer un peu de repos au père que vous chérissez, mette en vous cette intime allégresse ?... Ou plutôt le dieu malin de la Fable ne vous aurait-il point effleuré de son aile ?... Si vous avez accueilli hier, avec autant d'indifférence que de bonne grâce souriante, les hommages qui s'em-